



ÉPIGRAMME

D** commande ; il sait donc la tactique ?
Non : mais par cœur tout Grécourt et Robbé.
Il connoît donc les mœurs, la politique ?
Non ; mais son teint a la fraîcheur d'Hébé.
De nos Lais il est le Sigisbé ;
Il joue encor le plus gros jeu de France :
Peut-être est-il poltron comme un Abbé,
Mais il n'a pas son égal pour la danse.



LA SERVANTE MAITRESSE

LA Rime, hola ! la Rime, hola ! la Rime, hola !
La Rime, ici !... j'enrage ! ah ! maudite servante !
Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra !
Malheureuse ! veux-tu ?... mais rien ne l'épouvante ;
Et quand je m'égosille, elle est peut-être là
Qui rit en tapinois et fait la sourde oreille.
Que maudit soit le jour où l'on me conseilla
De prendre à mon service une fille pareille !
J'ai beau crier, gronder, supplier, menacer :
Elle n'en croit que son caprice ;
Et pour mettre le comble à cet affreux supplice,
Je ne saurois l'avoir, et ne puis m'en passer.
Mais il est tems enfin que tout ceci finisse,
Et je suis las de voir qu'on me ballotte ainsi :
Pourquoi, depuis une heure au moins que je t'appelle ? ..
— Vraiment ! si j'accourois à tous vos mandemens,
Mais je serois sur pied, je pense, à tous momens.
Souvent vous m'appelez pour une bagatelle,
Pour quelques billets doux à Madame une telle,
Dont jamais on ne peut découvrir le logis ;
Pour des chansons... enfin vous m'obligez de dire
Des choses dont parfois moi-même je rougis ;
Vous me faites mentir, extravaguer, médire...
— Ce que tu dis est faux. Mais quand il seroit vrai,
Qu'importe ? c'est à toi d'obéir en silence.
— Oh ! quand il me plaira, Monsieur, j'obéirai.
— Mais voyez un peu l'insolence !

— C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.
 — Comment? — De mon humeur je n'ai point fait mystère,
 Et mon maître Boileau vous en a prévenu.
 « Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire;
 » On fait pour l'appeler des efforts superflus;
 » D'elle-même elle vient, quand on n'appelle plus,
 » Dit oui pour non, babille alors qu'on veut se taire,
 » Et quand on veut parler se tait;
 » Voyez! la voulez-vous prendre telle qu'elle est? »
 Vous m'avez prise : Eh bien! c'est à vous, s'il vous plaît,
 De supporter mon caractère.
 — Oh! puisqu'il est ainsi, sors donc et de ce pas...
 — Qui, moi? vous plaisantez! — Je ne plaisante pas;
 Sors, te dis-je! chez moi, je veux être le maître.
 — Je ne sortirai point. — Quoi! maraude...? — Tout doux!
 Malgré vous et vos dents, je resterai chez vous.
 Priez-moi de rester, je sortirai peut-être.
 — Reste donc; mais du moins sois plus docile... — Adieu.
 — Elle a, ma foi! tenu parole :
 Mais de bon cœur je m'en console,
 Ou plutôt je rends grâce à Dieu.
 Je vais donc désormais sans débats, sans querelle,
 Vivre seul... Si j'allois par hasard m'ennuyer?
 Cette Rime étoit drôle et savoit m'égayer :
 Elle prenoit sans cesse une forme nouvelle;
 Son caprice parfois me désoloit... mais quoi?
 Chez une fille enfin est-ce donc un grand crime?
 Déjà, je baille... Ah! ah! ne vois-je pas la Rime?
 — Eh, oui! c'est moi, je t'aime, allons, réjouis-toi;
 Mais ne m'appelle plus, mon cher maître, attends-moi.

(Par M. COLLIN, Avocat au Parlement.)

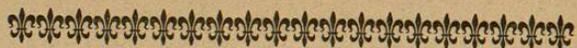


L'ALLURE DE MES CONFRÈRES

UN jeune clerc du Châtelet
 Parsemé de rose et d'œillet,
 Plus étourdi qu'un prestolet,
 Va promenant son feu follet
 De la fontange au bavolet;
 Auprès d'un tendron qui lui plaît
 Défile un galant chapelet,
 Dérange un peu le mantelet,
 Baise la croix, le bracelet,
 Dit un bon mot, tourne un couplet,
 Gage d'un bonheur très complet;
 A table en mangeant un poulet,
 Rit au nez de maître Rollet,
 Et glisse à Madame un billet
 Sous l'assiette ou le gobelet..
 Vivent les Clercs du Châtelet!

(Par un clerc de Procureur.)





LE BAPTÊME A LA GRECQUE

A M. LE COMTE STROGONOF, SEIG. RUSSE

Sur le Baptême de M^{lle} sa fille

OUI, vous baptisez mieux que nous,
Cher Comte, il faut que j'en convienne.
Le Diable est mieux chassé par vous
Que dans notre Église Romaine.
Que peuvent quelques gouttes d'eau,
Contre la tache originelle !
Chez nous à peine elle ruisselle,
Vous y plongez l'enfant nouveau :
Voilà, Comte, ce qui s'appelle
Envoyer le Diable à vau-l'eau
Quand Pierre dans son eau lustrale
Croyoit par son aspersion
Donner la grace baptismale
A mainte et mainte nation,
A coup sûr plus d'un Néophite
Dût échappant à l'eau bénite,
Garder sa tache et son Démon
Jean-Baptiste étoit bien plus sage,
Il conduisoit dans le Jourdain
Hommes et femmes de tout âge,
Accompagnés de leur parrain.

Là baignant son catéchumene
Et par dessus et par dessous,
Les Diables comme des hiboux
De leurs corps sortoient par douzaine
Et s'échappoient par tous les bouts.
Il n'est point d'esprit plus rebelle
Que celui qui se fit Serpent
Pour tenter la femme d'Adam :
Éve sans doute étoit bien belle,
Lucifer en fut plus ardent
Pour se bien cantonner chez elle.
Depuis toute beauté femelle
N'a point dans son corps de parcelle
Où ne se loge le méchant.
Joli minois, taille élégante,
Pieds délicats et faits au tour,
Tetins arrondis par l'amour ;
Bras potelés, bouche charmante,
Par dessus tout un œil fripon,
Tous ces appas ont leur démon.
Lisez Bougeant (*) sur ce chapitre,
Et vous plaindrez à juste titre,
Notre souci, notre embarras,
Quand d'une immonde fourmilierie
Nous voulons purger tant d'appas
Par notre baptême ordinaire,
Il faut le vôtre en ce cas là,
Surtout pour fille de Comtesse,
Qui dans quinze ans nous offrira
L'esprit, la grace enchanteresse
De la maman qui la forma.
Je ne dis rien de son papa,
Que le plus mince éloge blesse ;

(*) Le Pere Bougeant, Jésuite, auteur d'un petit Traité sur l'ame des Bêtes et sur celle des femmes, qu'il prétend animées par des démons.

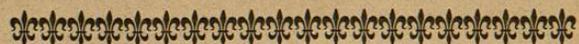
Mais pourtant si je connoissois
 Quelque mot qui rimât en *equ*,
 Sans le flatter je m'écrirois,
 Vive le Baptême à la Grecque.



ÉPIGRAMME

UN Coquin à qui l'on fit grace
 Étoit au carcan sur la place.
 Il a de l'esprit, disoit-on :
 Mais un Quidam répondit : *Non*,
Vous voyez sa sottise insigne :
S'il en avoit, seroit-il là ?
 Comme il parloit, Clément passa.
Tenez, dit-il en faisant signe,
Un homme d'esprit, le voilà !





CHANSON

SUR L'AIR : *On ne boit plus, on ne rit gueres.*

MES bons ayeux, mes vieux grand'peres,
Hélas ! que vous étiez nigauds,
Quand vous tourniez pour nos grand
Tout l'art d'aimer en madrigaux ! [meres,
Pour des femmes bien moins sévères,
Nous mettons cet art en chansons.

Amans fripons
Vrais papillons,

On ne voit plus chez nous de céladons :
Ces Dames valent vos bergeres,
Et ces Messieurs vos Coridons.

Froids ou guindés dans vos paroles,
Vous teniez d'ennuyeux propos :
Bouffons, vifs, joyeux et frivoles,
Nous égayons par nos bons mots ;
Vous ne chantiez que vos ballades,
Vos rondeaux et vos lais d'amours :
Dans nos discours
Jamais trop courts,
L'urbanité, l'esprit regnent toujours ;
Et nous brillons par nos charades,
Nos pointes et nos calembours,

Vos grands salons de compagnie :
De bonne foi ne valaient pas
Nos boudoirs sans cérémonie,
Où nous prenons de doux ébats :
Votre *Piquet*, votre *Quadrille*
Seroient-ils donc des jeux plus beaux
Que nos *Lotos*,
Nos *Dominos* !

Vous ne jouiez jamais l'or en rouleaux ;
Sur nos tapis ce métal brille,
Et nous le perdons par monceaux.

Que font vos repas de famille
Près de nos petits soupers fins,
Où la gaité perce et pétille
Par le secours de nos bons vins ?
Vous faisiez, dit-on, grosse chere :
On sert à petits plats chez nous,
Mais des ragouts
Pour tous les goûts :

On n'y voit point surtout comme chez vous,
La fille à côté de sa mere,
La femme auprès de son époux.

L'habillement le plus commode,
Attiroit toujours votre choix ;
De l'étiquette, de la mode,
Nous suivons aujourd'hui les loix,
Et nous avons mille ressources
Pour être chaque jour nouveaux :
Fille en cerceaux,
Femme en fourreaux ;
Les hommes ont en tête et sur le dos
Petits chapeaux et grandes bourses,
Petite bourse et grands chapeaux.

Vos magnifiques tragédies,
Charment le peuple et vos valets,
Nous préférons les parodies,
Les farces, les drames anglois.
Nos opéras sont des merveilles
Qu'on vante dans tous les journaux.

Nos *Audinois*

Sont des *Quinaux* :

N'avons-nous pas aussi mille tréteaux !
Tout Paris baille à vos *Corneilles*
Et s'amuse avec nos *Jeannots*.

Vous blessiez souvent la décence
Dans vos discours et vos écrits ;
Nous connoissons la bienséance,
Dans les mots nous sommes polis,
Vous aviez tous des mœurs austères,
Mais vous faisiez beaucoup d'enfans ;

Nos jeunes gens

Chastes, prudens,

Savent bien mieux réprimer leurs penchans :

Nous avons des Célibataires
Et des Vierges de cinquante ans.

Avec vos langoureuses flammes,
Vous étiez de cruels époux :
Aujourd'hui gêne-t-on les femmes ?
On vit sans façon parmi nous.
Monsieur peut avoir des maîtresses,
Et Madame beaucoup d'amis.

Vive Paris,

Séjour des ris.

Les histrions y sont fêtés, chéris :
On y paye avec des promesses,
Les créanciers, les beaux Esprits.

Vos vertus étoient ridicules,
Nos vices mêmes ont leurs vernis :
Vos guerriers étoient des Hercules,
Les nôtres sont des Adonis.
Nous avons des beautés parfaites,
Des prélats, des Abbés poupins :
Nos Médecins,
Ils sont divins !

Et nos Marquis, nos sublimes Robins !
Vos traitans étoient un peu bêtes,
Et nos Financiers sont très-fins.

Nous effaçons votre mémoire :
Consolez-vous, mes bons ayeux !
Il vous reste du moins la gloire
D'avoir produit de tels neveux.
Ils sont au centre des lumières,
Vous n'aviez qu'un foible fallot :

Siecle cagot,

Siecle bigot,

Un gros bon sens étoit tout votre lot.
Quel dommage, mes vieux grand'pères !
Vous êtes nés cent ans trop tôt.

(Par M. DE CROIZETIERE.)





L'AMOUR DU SIECLE

PRÈS d'une belle on affecte un air tendre,
On rit, on pleure, on feint le sentiment :
Sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
Et d'un défaut, l'on fait un agrément :
En est on las ? on quitte brusquement.
En moins de rien l'affaire est terminée :
C'est une énigme, elle amuse un moment.
Mais tout est dit quand on l'a devinée !



L'OMBRE DE VOLTAIRE

AU CURÉ DE S. SULPICE

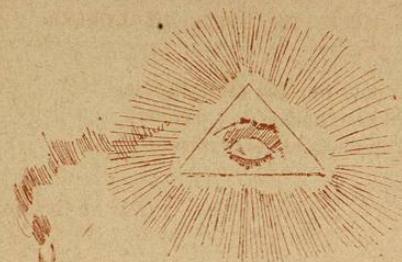
DES Cagots ardent émissaire,
Dans leurs principes élevé,
Reculez au nom de Voltaire,
Et surtout tremblez de colere
En apprenant qu'il est sauvé.
D'abord dans un beau monastere
De Moines vermeils entouré,
Par un Prieur tout débonnaire
J'eus le plaisir d'être enterré.
C'en est un fort grand, je vous jure ;
Nous autres fragiles humains,
Foibles jouets de l'imposture,
Après nos orageux destins,
Rentrant au sein de la nature,
Innocens, profanes ou saints
Sommes jaloux de sépulture :
Chaque être s'en fait une loi
Et malheureusement pour moi,
Vous étiez là pour m'en exclure,
Je n'aimai jamais autrement
Tous ces tonsurés despotiques
Qui nous débitent gravement
Cent bêtises apostoliques,
Au nom du nouveau testament,

Qui par état sont tyranniques,
 Ont par excès de piété
 Ventre rebondis, cœurs étiques,
 De leurs vétilles dogmatiques,
 Bercent la pauvre humanité,
 Et lui voilent la vérité
 Sous les brouillards théologiques
 Aussi tous ces grands Docteurs-là,
 Et vous mon Pasteur à leur tête,
 Vous m'avez revalu cela,
 (La haine est parfois un peu bête.)
 En vous liguant pour empêcher,
 Qu'on m'accordât le dernier gîte,
 En refusant de me cacher
 Dans un coin de terre bénite ;
 Mais Dieu dont toujours j'adorai
 La bienfaisance sans limite,
 Dieu qu'en rien un Prêtre n'imité,
 N'est pas méchant comme un Curé :
 Il a fait grâce à la prière
 Que mes organes défailans
 Firent dans mon heure dernière,
 A ce moteur des élémens,
 Dont la puissance productrice
 Dirige tous nos mouvemens,
 Meut d'un clin d'œil de sa justice
 Les mondes à ses pieds flottans ;
 Sans trop d'égard aux réglemens
 De l'Église de S. Sulpice ;
 Dans ses decrets plus souverains
 Que ne sont les vôtres eux mêmes,
 Il a pardonné mes blasphêmes,
 Mes soulevemens enfantins
 Contre ses volontés suprêmes ;
 Mes vers, ma prose, mes systèmes,
 Mon mépris pour les Jacobins

Et mon goût pour la gloriole
 Que se disputent les humains,
 Sur le globe le plus frivole
 Qui soit échappé de ses mains.
 Mon ame, étincelle légère,
 S'est rejointe au vaste foyer
 D'où tout émane sur la terre ;
 Je nage en des flots de lumière,
 Et j'aperçois Dieu tout entier,
 Sans que ni Curé ni Vicaire
 De leurs souffles viennent souiller
 L'éternel rayon qui m'éclaire ;
 Près du grand Être, mon cher frere,
 Qui vraiment s'embarrasse peu
 Des chicanes du presbytere,
 Je vois Piron près de S. Pierre
 Sourire à l'aimable Chaulieu ;
 Unis au même sanctuaire
 Par le tems et par la raison.
 S. Louis, Aurele, Platon,
 Pline, Virgile et S. Hilaire,
 Paul, Augustin et Cicéron,
 Dans leur cercle ont admis Voltaire,
 Quoique mort sans communion ;
 Malgré cette cruelle angoisse
 J'habite au séjour des vertus.
 Ne croyez pas que les élus
 Ne soient que sur votre paroisse ;
 Etranger à tous vos débats,
 Dieu n'admet pas ces différences ;
 Il prodigue des récompenses
 A ceux que vous n'enterrez pas.
 Lorsqu'aux tyrans de tous états
 Votre fourmilier est en butte,
 Il console, il sait pardonner ;
 D'un être foible il plaint la chute ;

Et pour trancher toute dispute,
S'il avoit quelqu'un à damner,
C'est un Curé qui persécute.

(Par un Genevois.)



TABLE

	PAGES
Le foible des femmes	5
Le Thermometre infallible	6
Le nouveau Cadran	10
La Gascon qui raconte son histoire, par M. Guichard.	11
Le vieux Jérôme, histoire véritable, par M. de Lille.	13

